

Les théories de l'ajustement

Introduction

Ce chapitre présente trois groupes de textes qui seront analysés à partir du questionnaire général sur les pratiques des individus, dans des situations considérées comme des situations de communication. L'objectif de ce chapitre est d'amorcer une réflexion théorique sur la nature des pratiques de communication, mais aussi sur les conditions de saisie de cette pratique par le chercheur et par l'acteur de la pratique lui-même.

L'ethnométhodologie d'Harold Garfinkel est la première référence citée : elle permet de montrer comment l'analyse peut se pencher sur la façon dont les acteurs sociaux rendent cohérentes leurs propres pratiques en déployant des méthodes d'ajustement permanent entre les situations de communication, la façon de considérer sa propre pratique et l'accomplissement d'une réalité sociale. Elle permet surtout d'amorcer la réflexion sur le type de rapport qui peut se tisser entre le *hic et nunc* de l'expérience d'un individu et la construction de relations plus générales à la culture. Cette réflexion est au fondement de la démarche d'analyse qui est menée pour cette thèse.

Dans un deuxième temps, c'est la théorie des représentations sociales de Serge Moscovici et l'analyse qu'en propose Joëlle Le Marec qui permettra de poser une deuxième balise, celle de la relation entre situations de communication et circulation des savoirs, qui consiste à prendre acte du « caractère poétique des transformations que connaissent les objets dans la communication et [du] lien qui rattache ces élaborations aux interactions qui les autorisent »³².

Enfin, la troisième section sera consacrée à plusieurs textes clefs qui appartiennent à la sociologie des usages et à la théorie de l'interaction médiatisée. Ces textes permettent de revenir, après l'incursion auprès des analyses du sens commun, à la situation de médiation ainsi qu'à la notion de média, pour interroger le rapport entre un dispositif de communication

³² Jeanneret, Y., 2008, *Penser la trivialité, la vie triviale des êtres culturels*, Paris, Hermès - Lavoisier, p.103.

et un acteur qui souhaite vivre une expérience d'un type particulier (on s'engage toujours d'une façon particulière lorsqu'on s'introduit dans une situation de communication, qu'il s'agisse d'un coup de téléphone, ou de la visite d'un musée).

1. LES MÉTHODES DU SENS COMMUN DE L'ETHNOMÉTHODOLOGIE

Cette section présente la démarche théorique de l'ethnométhodologie d'Harold Garfinkel. Le choix a été fait de ne pas se référer aux textes de vulgarisation ni aux textes des ethnométhodologues contemporains pour se centrer, surtout, sur le travail pionnier de Garfinkel, pour deux raisons : d'abord, les textes d'origine offrent déjà les outils nécessaires pour l'analyse des méthodes d'ajustement dans les interactions sociales ; ensuite, l'ethnométhodologie est relativement peu abordée par les auteurs en sciences de l'information et de la communication et le travail d'exégèse ou celui de constitution du champ de l'ethnométhodologie en sociologie a tracé des problématiques différentes de celle qui est explorée ici.

Dans un premier temps, on présentera le programme général de l'ethnométhodologie, formalisée par Garfinkel, qui est articulé à la reconnaissance des propriétés rationnelles des activités courantes. Ensuite, deux axes théoriques particuliers, celui de la réflexivité et de l'indexicalité des expressions ordinaires, seront détaillés, car ils apportent des réponses aux questionnements sur le rapport entre l'individu et sa propre pratique et, plus encore, sur le rapport entre l'individu et son usage de la situation de communication. Dans un troisième temps, on tentera de pointer le caractère communicationnel de l'analyse de Garfinkel. Son analyse permet, en effet, de mettre en lumière l'attention très grande des acteurs sociaux envers la cohérence de la situation de communication. Enfin, pour terminer, on reviendra sur la notion de « breaching experiment »³³, car elle est à la fois très proche et très éloignée de la démarche mise en œuvre pour l'un des deux terrains de la thèse : d'un côté, elle met en avant la capacité de l'individu à mobiliser des savoirs et des représentations sur la situation de communication, mais de l'autre elle ne permet pas de saisir le rapport de médiation pratique que joue le dispositif de communication dans l'expérience.

1.1 La structure formelle des activités courantes

L'ethnométhodologie apparaît dans les années soixante, aux États-Unis, autour des travaux d'Harold Garfinkel³⁴. Elle engage un postulat qui n'est pas nouveau, celui de l'examen *en*

³³ Elle est une expérience de rupture, qui permet de révéler les attentes d'arrière-plan

³⁴ Garfinkel soutient sa thèse avec Talcott Parsons en 1952 – il fait néanmoins davantage référence à l'œuvre d'Alfred Schütz dans son travail que celui de Parsons – et publie son ouvrage majeur *Studies in ethnomethodology* en 1967.

situation des actes et récits des acteurs dans la perspective de démontrer que la réalité sociale est accomplie en permanence par les membres d'une société. Ce qui est original dans la démarche de l'ethnométhodologie est d'interroger non pas l'existence d'un sens commun, mais les conditions sociales de reconnaissance ou de possibilité d'un tel monde. Ce qui est inédit c'est donc la volonté de mettre au jour le caractère structurant des méthodes, c'est-à-dire des « pratiques ingénieuses socialement organisées »³⁵ quotidiennes de l'action et du raisonnement pratique, qu'il s'agisse des activités scientifiques ou des activités ordinaires³⁶.

Ainsi Garfinkel expose, à l'aide de nombreux exemples sur les modes d'investigation « profanes »³⁷, dont l'un des premiers dans sa carrière de chercheur est celui des jurés³⁸, qu'il existe une structure formelle des activités courantes. « Nous entendons par “structures formelles” les dimensions suivantes des activités courantes : a) elles manifestent à l'analyse les propriétés d'uniformité, de reproductibilité, de répétitivité, de standardisation, de typicalité, etc. b) ces propriétés sont indépendantes des cohortes particulières de production, c) cette indépendance est un phénomène reconnu par les membres et d) les phénomènes a), b), et c) sont accomplis pratiquement, en situation, par chaque cohorte particulière. »³⁹

Garfinkel entreprend une comparaison entre les rationalités scientifiques et ordinaires. Il pose, pour commencer, une liste de quatorze opérateurs de description des conduites rationnelles, dont nous pouvons citer ceux que nous avons largement retrouvés dans les discours des enquêtés pour nos deux terrains⁴⁰ : la capacité à comparer et à catégoriser⁴¹, l'analyse

³⁵ Garfinkel, H., 2007 [1967], *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF p.92.

³⁶ Voir le chapitre 8 de *Recherches en ethnométhodologie*, « Les propriétés rationnelles des activités scientifiques et des activités ordinaires » pp.401-428. L'article de Jean-Louis Fabiani sur les relations complexes entre structuralisme français et ethnométhodologie est, à ce titre, passionnant pour comprendre comment s'est constituée la postérité de l'ethnométhodologie en France. Fabiani, J. L., 2001, « L'expérimentation improbable – remarques sur la sociologie française dans ses rapports avec l'ethnométhodologie », in de Fornel, M., Ogien, A., Quéré, L., (dir.), 2001, *L'ethnométhodologie – une sociologie radicale*, Paris, La découverte, pp.277-295.

³⁷ Faire des choix, prendre des décisions, « décider comment suivre une instruction de codage », « décider comment s'est produite une mort inexplicable » Garfinkel, H., 2007 [1967], *op. cit.*, p.63. Un exemple, les méthodes documentaires d'interprétation qui consistent en une recherche d'une « structure identique homologue sous-jacente à une grande variété de réalisations de sens, totalement différentes les unes des autres » *Ibid.*, p.157.

³⁸ En 1954, Garfinkel analyse avec Mendlovitz les enregistrements des débats entre des jurés et s'étonnent devant le souci méthodologique qui traverse les débats ainsi que le travail intense qu'ils opèrent pour être justes, objectifs et non arbitraires.

³⁹ *Ibid.*, p.442.

⁴⁰ Quatre propriétés sont définies par Garfinkel comme caractérisant davantage l'attitude scientifique et inversement « les actions gouvernées par l'attitude de la vie quotidienne se caractérisent par l'absence de telles rationalités tant comme propriétés stables que comme idéaux approuvables » : la compatibilité des relations fins-moyens avec les principes de la logique formelle ; la clarté et la netteté sémantiques ; la

d'alternatives et de conséquences⁴², le souci de l'organisation du temps⁴³, la prédictibilité⁴⁴, ou encore la justification du choix⁴⁵.

On comprend, alors, le terme d'ethnométhodes qui qualifie les modes de raisonnement profanes qui ont leur rigueur propre. Ces méthodes sont utilisées par les membres pour « construire des alternatives, pour produire, tester, et vérifier le caractère factuel d'une information, pour rendre compte de choix, et des circonstances dans lesquelles ils ont été effectués, pour évaluer, produire, reconnaître, garantir, faire valoir la régularité, la cohérence, l'utilité, l'efficacité, l'intentionnalité – et autres propriétés rationnelles – des actions individuelles et des actions concertées »⁴⁶.

Garfinkel pose ainsi l'objectif de sa recherche dès la première page du chapitre introductif de *Studies in Ethnomethodology* : « Les activités par lesquelles les membres organisent et gèrent les situations de leur vie courante sont identiques aux procédures utilisées pour rendre ces situations “descriptibles” [accountable]. »⁴⁷ Et ainsi le grand projet auquel s'attèle l'ethnométhodologie est de formaliser la réflexivité ordinaire des sujets sociaux⁴⁸. L'analyse de ces pratiques de « description » – les termes de « comptes-rendus », d'« enquêtes » que mènent les acteurs, sont aussi utilisés – est directement liée au fait que ce que Garfinkel appelle les « membres » (d'une communauté de langage ou de pratique) exercent une forme de contrôle – ils « disposent de » – sur leurs activités et leurs situations par le fait de pouvoir dire et voir. Ils se donnent des conditions d'intelligibilité de leurs activités pratiques.

clarté et la netteté « pour elles-mêmes » et enfin la compatibilité de la définition d'une situation avec le savoir scientifique. *Ibid.*, p.411.

⁴¹ « il n'est pas rare qu'une personne revienne sur son expérience passée en quête d'une situation à comparer à celle à laquelle elle est confrontée » *Ibid.*, p.403.

⁴² « lorsqu'elle évalue une situation, une personne anticipe les modifications que son action va engendrer » *Ibid.*, p. 404.

⁴³ « se préoccuper de l'organisation du temps implique de prendre position par rapport aux façons possibles dont les événements peuvent se produire dans le temps » *Ibid.*, p.405.

⁴⁴ « rendre la situation prédictible veut dire prendre toute mesure possible pour réduire « les surprises » *Ibid.*, p.405.

⁴⁵ On considère souvent comme traits rationnels d'une action les raisons à partir desquelles une personne effectue un choix parmi les alternatives, ou encore les raisons qu'elle invoque pour légitimer un choix » *Ibid.*, p.406.

⁴⁶ *Ibid.*, p.436.

⁴⁷ *Ibid.*, p.51.

⁴⁸ Garfinkel ne parle pas de sujets sociaux mais de « membres ». La notion de membre est utilisée pour « désigner la maîtrise du langage naturel (...)le fait qu'on entende quelqu'un parler un langage naturel implique que l'on reconnaisse d'une manière ou d'une autre qu'il s'occupe de produire et de manifester objectivement une connaissance de sens commun des activités courantes en tant que phénomène que l'on peut observer et dont on peut rendre compte » *Ibid.*, p.436.

1.2 Réflexivité et indexicalité

La question de l'ordre social et de ses conditions de possibilités reste l'horizon principal des ethnométhodologues, mais, ils refusent de penser qu'il existerait un ordre normatif engendré par le système social et intériorisé par les agents, pour poser que « les propriétés d'ordre, de rationalité, d'intelligibilité, de régularité sont les produits des actions elles-mêmes ; l'ordre résulte d'une production locale, c'est un ordre accompli de l'intérieur »⁴⁹.

Une première remarque s'impose ici, concernant l'idée que l'ethnométhodologie n'est pas un constructivisme. En effet, on ne doit pas confondre accomplissement de l'ordre social et construction de l'ordre social. Si Garfinkel pose que le sens se construit *hic et nunc* dans le milieu de l'interaction, que l'ordre social s'accomplit localement, et non pas antérieurement à l'interaction⁵⁰, il ne dit à aucun moment que l'ordre social est strictement construit par ces méthodes. La réalité sociale est réelle ; c'est, en revanche, le fondement de cette réalité de la réalité sociale qui est analysé et sondé dans l'attitude naturelle des individus-membres.

Comme l'explique Philippe Chanial, « pour Garfinkel, la réalité sociale ne constitue pas une réalité *a priori* qui dicterait mécaniquement – et mystérieusement – nos comportements. Elle n'est pas un “en-soi”, mais est corrélative à des pratiques et prises d'attitude concrètes. C'est par ces opérations concrètes, normativement régulées, qu'elle s'accomplit »⁵¹. Les opérations pratiques ont un rôle de médiation⁵². Ce constat est très important pour l'analyse que l'on souhaite présenter dans ce mémoire de thèse. Pour dire les choses de façon schématique, l'ethnométhodologie pose que *tout est déjà là* ; mais en revanche, *tout n'est pas déjà joué à l'avance* ; ce qui fait dire à l'analyse qu'elle va pouvoir saisir à la fois ce qui est mobilisé et ce qui est produit dans le cours de l'interaction.

⁴⁹ Chanial, P., 2001, « L'ethnométhodologie comme anticonstructivisme », in de Fornel, M., Ogien, A., Quéré, L., (dir.), 2001, *L'ethnométhodologie – une sociologie radicale*, Paris, La découverte, p.300.

⁵⁰ C'est aussi le cas de l'identité, comme dans le cas Agnès, qui actualise son identité de femme au cours de ses interactions avec les autres. Chapitre 5, Garfinkel, H., 2007, [1967], *op. cit.*

⁵¹ Chanial, P., 2001, *op. cit.*, p.302.

⁵² À travers de nombreux exemples Garfinkel montre « comment les gens s'y prennent pour établir et maintenir un lien entre un élément apparent et une structure sous-jacente, comment ils élaborent l'un à partir de l'autre, et comment ils révisent, si besoin est, les rapports de l'un à l'autre, de sorte que soit préservé le rapport de normalité défini par le cadre de l'activité en cours. C'est cette normalité activement produite et reconnue de la situation qui est la clé de l'efficace de la connaissance des structures sociales supposées partagées en commun par les participants engagés dans une activité concertée et qui permet cette connexion entre un élément et une structure d'ensemble. Ce qui va à l'encontre de l'idée selon laquelle c'est une connaissance culturelle partagée au préalable » Barthélémy, M, Quéré, L., 2007, « Introduction », in Garfinkel, H., 2007 [1967], *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, p.30.

Mais Garfinkel insiste sur deux choses : le statut de la réflexivité dans ces pratiques et le rôle du caractère indexical des expressions ordinaires.

(1) le statut de la réflexivité à l'œuvre dans ces opérations pratiques.

Le fait que ces « pratiques consistent en un accomplissement sans fin, continu et contingent ; qu'elles sont réalisées, et provoquées comme événements, dans le cadre des affaires courantes qu'elles décrivent tout en les organisant ; qu'elles sont l'œuvre d'agents qui participent à des situations d'une manière telle que, obstinément, ils tablent sur leur compétence, la reconnaissent, l'utilisent, la considèrent comme allant de soi. Par compétence, j'entends la connaissance qu'ils ont de ces situations, leur habileté à les traiter et le fait qu'ils ont qualité pour faire le travail détaillé que suppose l'accomplissement évoqué. Le fait même qu'ils considèrent leur compétence comme allant de soi leur permet d'accéder aux éléments particuliers et distinctifs d'une situation et, bien évidemment, leur permet d'y accéder aussi bien en tant que ressources qu'en tant que difficulté, projets, etc. »⁵³.

Ainsi cette réflexivité va de soi. Garfinkel explique qu'une des dimensions fondamentales de ces descriptions est que leurs auteurs « considèrent comme allant de soi que l'on doit "connaître" dès le début la situation dans laquelle on a à agir, pour que les pratiques puissent servir de mesures pour faire entrer des éléments particuliers et localisés de cette situation dans un compte rendu reconnaissable. [...] Les membres connaissent cette réflexivité, l'exigent, comptent sur elle et en font usage pour produire, accomplir, reconnaître ou démontrer l'adéquation-rationnelle-à-toutes-fins-pratiques de leurs procédures et découvertes »⁵⁴. Cette ambiguïté fonde le statut qui est donné à cette dimension méta-communicationnelle de l'organisation des actions pratiques⁵⁵. Les membres ne revendiquent pas le caractère méthodique et organisationnel de leurs descriptions, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne sont pas conscients de cette dimension réflexive de leurs activités pratiques ; au contraire, ils comptent sur elle et peuvent la commenter si on leur demande de reconnaître le caractère pratique de leurs efforts. « La rationalité démontrable des expressions indexicales et des actions

⁵³ Garfinkel, H., 2007 [1967], op.cit., p.52.

⁵⁴ *Ibid.*, p.60-61.

⁵⁵ Garfinkel explique ainsi que les membres ne sont pas « intéressés » par cette dimension des descriptions pratiques « Pour les membres, « être intéressé » consisterait à entreprendre de rendre observable le caractère « réflexif » des activités pratiques ; à examiner les pratiques ingénieuses d'investigation rationnelle comme des phénomènes organisationnels, sans l'idée de les corriger ou d'ironiser à leur sujet », *Ibid.*, p.61.

indexicales conserve, au cours même de sa production gérée par les membres, le caractère de circonstances pratiques ordinaires, familières et routinisées. »⁵⁶

(2) le caractère indexical des expressions ordinaires.

Par ailleurs, ces descriptions sont dépendantes des occasions socialement organisées de leur usage, en d'autres termes, elles sont liées « de façon réflexive et essentielle, pour ce qui est de leurs caractéristiques rationnelles, aux occasions socialement organisées de leur usage »⁵⁷. C'est ainsi que Garfinkel introduit l'idée d'indexicalité des expressions ordinaires, c'est-à-dire le fait qu'elles sont rattachées aux circonstances de la situation d'énonciation. Les énoncés réfèrent à une personne, à un certain moment et à un certain lieu, et la dénotation est toujours relative au locuteur. « On peut caractériser sommairement ces propriétés [indexicales] en observant, par exemple, qu'une description peut être une composante du contexte qu'elle décrit ; alors qu'elle élabore aussi ce contexte et est élaborée par lui, et cela sans qu'on puisse l'éviter ni fixer de limite. »⁵⁸

Il semble qu'on trouve chez Garfinkel une définition de l'indexicalité qui va bien au-delà de ce que les vulgates ont bien voulu saisir et faire circuler. Le caractère indexical renvoie chez Garfinkel, au statut qui est donné à un énoncé dans une situation de communication spécifique et le questionnement concerne, au fond, la relation tendue entre la puissance d'attraction du *hic et nunc* d'une situation de communication, la volonté de s'en défaire et la capacité à se faire comprendre : « comme pour toute autre expression indexicale, ce sont les circonstances momentanées de son usage qui lui assurent un sens déterminé comme définition, comme tâche, etc., pour quiconque sait comment l'interpréter »⁵⁹.

Si l'indexicalité renvoie à une propriété générale des comportements (« la manière dont nous manifestons le caractère ordonné de nos pratiques est ancrée dans des circonstances éminemment locales, et ce que nous manifestons ainsi n'est intelligible pour autrui que moyennant la mobilisation, *hic et nunc*, de notre part, des ressources *ad hoc* fournies par le

⁵⁶ *Ibid.*, p.64.

⁵⁷ *Ibid.*, p.52.

⁵⁸ *Ibid.*, p.429.

⁵⁹ Cet extrait est issu d'un article « On formal structure of practical actions » publié à l'origine avec Harvey Sacks dans *Theoretical sociology. Perspectives and developments*. Mc Kinney J., Tiryakian, E., (eds) Appleton, 1970

moment présent, à nul autre strictement pareil »⁶⁰) l'ethnométhodologie enjoint les membres à en témoigner sans cesse. Les *glossing practices* sont, par exemple, définies comme un moyen de remédier sans cesse au caractère indexical des descriptions des situations. Les *glossing practices* visent précisément à permettre « aux locuteurs de signifier par les détails, situés, de leurs discours, quelque chose d'autre que ce qu'ils peuvent dire avec les seuls mots qu'ils utilisent »⁶¹. Garfinkel prend l'exemple de la « formulation », notamment les formulations réparatrices qui visent en un mouvement réflexif à dire explicitement ce que les interlocuteurs sont en train de faire⁶². « Lorsqu'ils font des formulations, les membres s'appliquent à construire des descriptions détachées de tout contexte, à donner des instructions pertinentes, à raconter des anecdotes pénétrantes, à formuler des proverbes convaincants, à donner des définitions précises des activités ordinaires, et à formaliser les pratiques du langage naturel en les décontextualisant ; dans toutes ces opérations, ils utilisent leur capacité à se servir du langage naturel pour produire et reconnaître des [preuves correctes], des [descriptions objectives], des [procédures précises] [...]. »⁶³

Aussi, la critique qui pourrait être formulée et qui consisterait à se demander si la limite de l'analyse du caractère indexical des expressions ordinaires ne serait pas la mobilisation de représentations, par les enquêtés, en tant qu'elles sont des récurrences sémantiques « dont l'univers de référence n'est plus la situation visée, mais le vaste réservoir sémique de la pensée symbolique »⁶⁴, ne tient plus si l'on considère l'indexicalité comme une réflexion sur l'usage de la parole en situation ; c'est-à-dire comme une prise de conscience par le locuteur de l'attachement de son discours à une situation de communication toujours prégnante et ainsi comme une tension pour parler dans et hors de cette situation.

D'une certaine façon, dans les enquêtes menées pour cette thèse présentées dans le troisième chapitre, on peut dire que les enquêtés sont dans une situation d'élucidation permanente, et ainsi on peut s'attendre à découvrir des discours qui intègrent une attention au caractère indexical des énoncés ; un discours qui intègre un mouvement entre le *hic et nunc* de la

⁶⁰ Dodier, N., 2001, « Une éthique radicale de l'indexicalité », in de Fornel, M., Ogien, A., Quéré, L., (dir.), 2001, *L'ethnométhodologie – une sociologie radicale*, Paris, La découverte, p. 318.

⁶¹ Garfinkel, H., 2007 [1967], *op. cit.*, p.437.

⁶² La formulation est entre crochet :

« JH : N'est-ce pas chouette toute cette foule dans ce bureau ?

SM : [tu souhaites que nous nous en allions, sans avoir de besoin de nous le dire c'est cela ?] » *Ibid.*, p.449.

⁶³ *Ibid.*, p.465.

⁶⁴ Berthelot, J. M., 1992, « Du corps comme opérateur discursif ou les apories d'une sociologie du corps » *Sociologie et sociétés*, 24, (1), p.15.

situation et la formulation d'énoncés décontextualisés qui renseignent sur ce que les enquêtés sont en train de faire.

1.3 Le fondement communicationnel des pratiques de sens commun

Il semble intéressant est de pointer le caractère communicationnel de ces propriétés rationnelles des activités courantes chez Garfinkel. En effet, dans tous les exemples qu'il donne, Garfinkel explique que ces propriétés rationnelles sont les résultats d'un travail « concerté » entre les membres⁶⁵.

D'une part, les membres s'appuient sur ce qu'on pourrait appeler des communautés d'interprétation, comme en témoigne le fait qu'« à l'intérieur de la vie quotidienne, fixant ce qui est pertinent ou pas, une proposition utilisée correctement est une proposition pour laquelle, lorsqu'il s'en sert, l'utilisateur s'attend spécifiquement à être socialement soutenu ; en l'utilisant, il fournit aussi aux autres la preuve qu'il est un membre authentique de la collectivité »⁶⁶.

D'autre part, les actions des membres se réalisent en se rendant intelligibles. À la différence d'Erving Goffman, qui voit dans le fait que les gens se conduisent de façon rationnelle, ordonnée, cohérente, la nécessité propre à chacun de ne pas perdre la face et ne pas la faire perdre à l'autre (on prévient ainsi le malaise qui pourrait naître d'une rupture des modalités habituelles d'interaction), pour Harold Garfinkel, le caractère prévisible, cohérent, des conduites naît plutôt de la nécessité d'intelligibilité qui préside à l'accomplissement pratique. Il s'agit de toujours maintenir la cohérence de la situation de communication. L'accent est mis sur le fait que les acteurs ne peuvent organiser leurs activités sans se rendre mutuellement intelligibles leur *dire* et leur *faire*, ce qui postule en réalité un agir métacommunicationnel à l'œuvre dans toutes les pratiques sociales. « L'essentiel de la compréhension commune passe par la mise en œuvre de méthodes inter-subjectivement validées en temps réel, dans et à travers l'enchaînement réglé d'actions intelligibles et sensées, donc rationnelles, dans la *praxis* (que l'on songe ici par exemple, au travail contingent et continu d'ajustement mutuel

⁶⁵ En témoigne notamment le fait que les résultats de l'investigation sont souvent réunis et conservés dans des dossiers, accessibles par d'autres membres et potentiellement re-mobilisables dans le cas de recours ou de débats.

⁶⁶ Garfinkel, H., 2007 [1967], *op. cit.*, p.426.

qu'effectuent les participants à un échange conversationnel, ou les piétons qui cheminent ou se croisent sur un trottoir). »⁶⁷

Un exemple peut être donné. Garfinkel se livre à une analyse d'étudiants qui rapportent, dans le cadre d'un exercice formulé en cours, des conversations ordinaires entre leurs parents en distinguant ce qui avait été dit par les deux interlocuteurs et ce dont ils avaient parlé. Il montre que les étudiants mobilisent des connaissances sur la communauté de compréhension et les formes d'accord. Si les étudiants ont du mal à poursuivre l'exercice, c'est que Garfinkel les incite à décrire les méthodes de communication (*methods of speaking*) utilisées par leurs parents. « Au lieu de s'intéresser à la différence entre ce qui a été dit et ce dont on a parlé, il convient de distinguer, d'un côté, le fait reconnu par un membre de la communauté de langage que quelqu'un dit quelque chose, c'est-à-dire qu'il est en train de parler, de l'autre, la manière dont il est en train de parler. Reconnaître le sens de ce qu'une personne a dit consiste alors uniquement et entièrement à reconnaître la méthode de son énonciation, donc à voir comment elle a parlé. »⁶⁸ C'est ici peut-être une différence entre énonciation et communication qui n'est pas assez explicite dans le discours de Garfinkel : dans la communication, on n'observe pas seulement le discours comme un objet dans sa production et sa réalisation, mais comme quelque chose qui se rajoute au monde et qui produit de la valeur.

1.4 Analyse critique du modèle communicationnel du breaching experiment

Par ailleurs, l'ethnométhodologie semble citer, sans l'explicitier, la place des médiations pratiques et de leur histoire, dans les situations de communication entre les membres et dans la réalisation des activités courantes. Avec Jean-Louis Fabiani, on peut interroger le caractère *in situ* des interactions et le fait de limiter la dimension contextuelle aux savoirs ou aux opérations d'arrière-plan que les membres mobilisent au cours d'un échange. En effet, la posture ethnométhodologique ne pense pas l'historicité des objets sociaux qui participent des échanges sociaux.

C'est dans une perspective assez proche de cette critique que nous développerons une réflexion sur la reprise du modèle du *breaching experiment* dans les sciences de l'ingénieur,

⁶⁷ Barthélémy, M, Quéré L., 2007, op. cit, p.23.

⁶⁸ Garfinkel, H., 2007 [1967], op. cit., p.88.

menée à l'occasion de l'analyse du jeu informatisé « PLUG »⁶⁹. En effet, ce dispositif, qui sera décrit dans le chapitre suivant, consiste en un jeu en mobilité dans les salles du Musée des Arts et Métiers. À ce titre, la première hypothèse qui a été posée, au regard de l'analyse des comportements des joueurs, était que le jeu fonctionnait comme un *breaching experiment* dans le musée. Garfinkel définit le *breaching experiment* comme une « procédure permettant de modifier la structure objective de l'environnement familier et connu en commun, en rendant les attentes d'arrière-plan inopérantes. Plus spécifiquement, cette modification consisterait à soumettre une personne à une rupture des attentes d'arrière-plan de la vie quotidienne »⁷⁰. Ce type de méthode, utilisé par les chercheurs, vise à perturber le cours des activités sociales afin de révéler ces attentes d'arrière-plan et stimuler ce qu'il appelle une *sluggish imagination*.

Or, les *breaching experiments* ont été de plus en plus utilisés depuis une vingtaine d'années dans un champ spécifique, celui des sciences de l'ingénieur et, notamment, de la conception des dispositifs de communication mobiles. Il s'agit alors, pour les chercheurs, de mettre en tension innovation et contextes d'usages, c'est-à-dire d'observer comment fonctionne un objet inédit dans des contextes d'usage qui ne l'ont pas prévu. Mais une approche plus complexe, qui consiste à intégrer la réflexion ethnométhodologique aux phases de conception de l'objet, a permis à certains chercheurs, notamment dans le domaine informatique des *Computer Supported Collaborative Work* (CSCW) d'avancer le terme de *technomethodology*⁷¹. « Contrairement au concept défini par l'ethnométhodologie des années soixante-dix, le *breaching experiment* tel qu'il est pratiqué par les collectifs de recherche en ingénierie, ne porte pas principalement sur la révélation de “scènes familières”, ni “d'attentes d'arrière-plan”. Le *breaching experiment* en ingénierie s'intéresse au statut de l'objet qui produit la dissonance ou qui engage un espace de pratique autre. Cet objet est précisément le dispositif technique »⁷².

⁶⁹ Gentès, A., Jutant, C., 2011, « Expérimentation technique et création : l'implication des utilisateurs dans l'invention des médias », *Communication et langages*, 168, pp. 97-111.

⁷⁰ Garfinkel H., 2007 [1967], *op. cit.*, p. 121.

⁷¹ Le terme est proposé pour la première fois en 1996 par Graham Button et Paul Dourish. Button, G., Dourish P., 1996, « Technomethodology: paradoxes and possibilities », *Proceedings of the 1996 CHI Conference on Human Factors and Computing*, pp. 19-26.

⁷² Gentès, A., Jutant, C., 2011, *op. cit.*, p103.

Andy Crabtree, par exemple, analyse le jeu pervasif *Can you see me now*⁷³ et fait observer que le *breaching experiment*, s'il est considéré comme une expérience de provocation et non de désordre, permet de « révéler » la technologie par son insertion dans un milieu social. Crabtree décrit ainsi le type d'expérience de rupture que les ingénieurs mettent en place : « they stimulate the technological imagination by situating emerging technologies in the wild and thereby *provoke* (in the etymological sense of *call forth*) concrete insights into the social character of new and emerging technologies »⁷⁴. Ces expériences rendent visible le caractère contingent de l'usage, souvent collectif, d'un dispositif technique ainsi que les pratiques d'interactions qui permettent à l'utilisation de l'objet, vue comme une performance, de se dérouler. Ce qui semble intéressant est que ces pratiques d'interactions qui s'organisent pour faire fonctionner l'objet dans le cadre d'une activité sociale, par exemple le jeu, se réalisent en fonction d'une culture commune de ces objets – Crabtree parle par exemple d'un *working knowledge of the technology* – ou d'une culture commune des contextes dans lesquels ont lieu les performances.

Ce type d'études analyse la tension qui s'opère entre un environnement social, la pertinence des stratégies d'utilisation des objets techniques, et la cohérence de la situation de communication. Ce qu', en revanche, ces propositions ne postulent pas est la relation esthétique ou sémiotique au cœur de cette tension entre l'acteur et l'objet ; c'est-à-dire le corps-à-corps qui s'organise avec un objet qui est, en l'occurrence, un média et qui offre une image de la situation de communication en jeu ainsi qu'un espace pratique pour le déploiement de cette situation de communication. Ce constat est à l'origine de l'analyse de l'une des formes d'ajustement qui sera décrite dans le dixième chapitre de ce mémoire de thèse : l'utilisateur de l'objet technique déploie l'objet dans l'espace, dans un mouvement, une série de gestes qui sont porteurs de signification, qui incorporent l'objet et qui témoignent d'une prise de rôle de la part de l'utilisateur.

⁷³ Crabtree, A., 2004, a) « Design in the absence of Practice: breaching experiments », Proceedings of 2004 ACM Symposium on Designing Interactive Systems, pp. 59-68.

Crabtree, A., 2004, b) « Technomethodology », Proceedings of the 6th International Conference on Social Science Methodology, pp.1-22.

Benford, S., Crabtree, A., Flintham, M., Drozd, A., Anastasi, R., Paxton, M., Tandavanitj, N., Adams, M., Row-Farr, J., 2006, « Can you see me now? », ACM Transactions on Computer-Human Interaction, 13, 1, pp.100-133.

⁷⁴ Crabtree, A., 2004, a) *op. cit.*, p. 6.

2. LA REPRÉSENTATION SOCIALE CHEZ SERGE MOSCOVICI ET L'ANALYSE DE L'EFFICACE DU SENS COMMUN

Dans cette nouvelle section, nous souhaitons interroger deux autres théories qui analysent la place et le rôle du sens commun : celle des représentations sociales, formalisée par Serge Moscovici, et l'analyse critique qu'en propose Joëlle Le Marec en montrant que le concept permet de penser les communications sociales en tant « qu'elles intègrent pleinement les médiations symboliques que constituent ces représentations »⁷⁵.

Le concept de représentation sociale permet de mettre le jour sur la situation de communication telle qu'elle est vécue dans des situations comme celles des enquêtes que nous avons menées. En effet, alors que le travail de l'ethnométhodologie permet de mettre en exergue le travail méthodique et réflexif à l'œuvre dans les activités ordinaires, les représentations sociales permettent de mettre en lumière ce que les acteurs sociaux mobilisent, anticipent et font valoir dans ce travail méthodique.

La réflexion qui guide ces lectures est issue d'un constat qui a été fait dès le début des enquêtes menées pour la thèse : les visiteurs mobilisent des formes de connaissance sur le musée, sur la visite, sur les autres visiteurs et l'expriment ; c'est-à-dire qu'ils réservent explicitement une place très importante dans leurs discours à ce jeu de représentations sociales, celles qu'ils anticipent de la part des autres, celles qui circulent et qu'ils mettent à distance et, enfin, celles qu'ils reprennent à leur compte et façonnent.

On observera, dans un premier temps, comment le concept de représentation sociale s'est construit dans l'analyse de sa relation avec le savoir dit *scientifique*. On retiendra de cette analyse la mise au jour de l'une des spécificités de la représentation : sa dimension opératoire. Cela permettra de montrer, dans un second temps, comment s'est construite une analyse du caractère fondamentalement communicationnel d'une théorie des représentations sociales. Les représentations y sont mobilisées en tant qu'elles sont construites et transformées dans les échanges sociaux. Deux exemples, extraits des recherches de Joëlle Le Marec, permettront de saisir les implications de cette analyse communicationnelle des représentations pour la construction du travail de terrain en sciences sociales. Ces deux exemples seront l'occasion de

⁷⁵ Le Marec, J., 2002, « Ce que le terrain fait au concept », Synthèse d'habilitation à diriger les recherches, Université de Paris VII – Denis Diderot, Jurdant, B. (dir.), p.111.

souscrire à une définition du *terrain*, comme un ensemble d'opérations et de situations qui « interviennent directement dans le statut de la connaissance à tout moment, en particulier évidemment dans la connaissance concernant les communications sociales ; que cette connaissance soit mobilisée, instrumentalisée ou construite »⁷⁶.

2.1 Les représentations sociales chez Serge Moscovici : la circulation sociale du savoir scientifique

L'ouvrage fondateur de Serge Moscovici sur la formalisation des représentations sociales a d'abord été publié en 1961⁷⁷ puis modifié et publié de nouveau en 1976. Moscovici choisit la science en tant qu'elle est nouveauté et source de bouleversements informationnels pour son analyse des représentations sociales. Il se demande, en effet, comment un savoir scientifique peut se ramifier dans le champ social et, par là, pose la question de la socialisation du savoir. « Les sciences inventent et proposent la majeure partie des objets, des concepts, des analogies, et des formes logiques dont nous usons pour faire face à nos tâches économiques, politiques et intellectuelles »⁷⁸. Aussi, à l'origine de cette théorisation, la question de la relation entre savoir de sens commun et savoir scientifique semble fondamentale.

Denise Jodelet propose une définition de la représentation, très souvent reprise dans les ouvrages en psychologie sociale : « C'est une forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social. [...] Également désignée comme savoir de sens commun ou encore savoir naïf, naturel, cette forme de connaissance est distinguée entre autres, de la connaissance scientifique. »⁷⁹

Les représentations sont donc des formes et des modes de connaissances spécifiques qui alimentent la pensée naturelle. Il est intéressant de voir que le fait de ne pas être un savoir scientifique est ici définitoire de la représentation. De nombreux auteurs se sont accordés pour dire que les représentations ne sont pas une dimension ni un co-produit de la science. Mais

⁷⁶ *Ibid.*, p.54

⁷⁷ Il s'agit de sa thèse.

⁷⁸ Moscovici, S., 1976, *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, p.22. Moscovici montre que l'irruption d'une science a toujours un impact : « le rapport au réel, la hiérarchie des valeurs, le poids relatif des comportements sont perturbés » *Ibid.* p.23.

⁷⁹ Jodelet, D., 1989, « Représentations sociales : un domaine en expansion », in Jodelet, D. (dir.), 1989, *Les représentations sociales*, Paris, PUF, p.36.

sont-elles pour autant un sous-savoir, un savoir dégradé ? La théorisation de Moscovici s'inscrit sur ce terrain du débat entre savoir scientifique et sens commun.

L'opposition entre savoir scientifique et sens commun

L'opposition entre savoir scientifique et sens commun a une histoire déjà longue. Elle s'articule autour de nombreux présupposés qui font toujours débat. L'un de ces présupposés nous intéresse, car il instaure une hiérarchie entre les différents types de pensée et il correspond à l'un des enjeux importants du cadre méthodologique de cette thèse : quel est le statut du discours des enquêtés ? Comment renseigne-t-il sur l'expérience qu'ils sont en train de vivre ?

La pensée scientifique ou *pensée savante*, réflexive et dont la visée pratique est son propre fonctionnement et son propre perfectionnement, est souvent considérée comme la seule pensée capable d'appréhender le réel de manière vraie et juste. Par opposition, la pensée de sens commun est parfois décrite comme étant une prise subjective et fautive sur la réalité. Le savant amateur, le monsieur *Tout-le-Monde*, se définirait alors par rapport au savant professionnel ; il serait celui qui a une connaissance approximative de la réalité.

La tradition philosophique a maintenu cette tension entre théorie et pratique et l'épistémologie des sciences a notamment montré la place fondamentale de la *rupture* entre les deux. Dans *La Formation de l'esprit scientifique*, 1934, Gaston Bachelard exhorte à rompre la continuité avec la connaissance ordinaire pour pouvoir produire de la connaissance scientifique⁸⁰. Cette idée de l'obstacle épistémologique est reprise par Bourdieu qui prône le détachement, la rupture d'avec la sociologie spontanée, dans *Le Métier de sociologue*, en 1968. « L'emprise des notions communes est si forte que toutes les techniques d'objectivation doivent être mises en œuvre pour accomplir effectivement une rupture » écrit Bourdieu dans son chapitre « Le fait est conquis contre l'illusion du savoir immédiat »⁸¹.

⁸⁰ Bachelard, G., 1993 [1934], *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Vrin.

⁸¹ Bourdieu, P., Passeron, J. C., Chamboredon, J. C., 1968, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton Bordas, p.35.

Cette coupure entre la pensée spontanée et la pensée scientifique est reprise par de nombreux auteurs dont l'Anglais Charles Percy Snow dans *The Two Cultures* en 1960⁸². De son côté, Philippe Roqueplo fait la différence entre la représentation et le concept scientifique en expliquant que ce dernier est fait d'un nœud de relations définies en termes opératoires ; que la logique qui le régit est celle des relations ; et, enfin, qu'il fonctionne selon un métalangage à la différence de la représentation, dont le langage serait de type visuel ; la logique serait celle de l'attribut et, enfin, se présenterait comme une mode de connaissance à prédominance figurative⁸³.

On observe que les auteurs cités plus haut distinguent moins le savoir scientifique du savoir savant, en les hiérarchisant comme bon et mauvais savoir, qu'ils n'exhortent à ne pas les confondre, à les construire séparément. Il ne s'agit plus de voir en quoi le savoir non savant n'est pas le savoir scientifique, mais bien d'observer la caractéristique de la représentation sociale et la spécificité de son fonctionnement. Mais ces analyses entérinent la différence entre les deux types de savoirs. Joëlle Le Marec fait un parallèle entre l'opposition savoir savant et savoir scientifique et la démarcation entre « nous » et « eux » fondatrice de l'ethnologie. L'auteur se demande si la psychologie sociale n'aurait pas hérité de cette démarcation, au sous-bassement de la sociologie et au cœur de la perpétuelle crise de l'ethnologie : « La distinction entre savoir de sens commun et savoir savant ne serait alors qu'un avatar du "grand partage" qui oriente et justifie toutes les sciences humaines, soit que l'on s'intéresse à la caractérisation de cette différence, soit que l'on cherche à réhabiliter le champ du savoir de sens commun comme étant, lui aussi, bon à penser, soit que l'on cherche à dénoncer le savoir savant comme n'étant qu'un label abusif donné par un groupe social (la communauté scientifique) pour désigner un savoir qui n'est pas différent des autres et jouir ainsi des privilèges symboliques que confère sa singularité proclamée. »⁸⁴

On peut donc faire deux remarques avant de poursuivre l'analyse de la spécificité des représentations chez Moscovici. D'une part, les analyses de Moscovici vont permettre d'annihiler l'idéologie de la différenciation des individus par le savoir. « À la lumière de cette diversité (des sources d'information), la distinction entre l'homme non cultivé et l'homme

⁸² Snow, C. P., 1993 [1960], *The two cultures*, Cambridge, University Press.

⁸³ Roqueplo, P., 1974, *Le partage du savoir - Science, culture, vulgarisation*, Paris, Le Seuil.

⁸⁴ Le Marec, J., 1996, « Le visiteur en représentations : l'enjeu des évaluations préalables en muséologie », thèse en sciences de l'information et de la communication, Saint-Etienne, Université Jean Monnet, Davallon, J. (dir.), p.119.

cultivé, ce dernier utilisant des modes de raisonnement plus scientifiques, perd de sa valeur. En effet, face à certains problèmes, tout individu est non cultivé. »⁸⁵

D'autre part, il faut rappeler que la pensée scientifique n'est pas toujours la réalité objective du sens commun. En d'autres termes, il semble plus pertinent de partir du phénomène vécu de départ en se plaçant du point de vue des individus, dans les situations vécues, que du savoir scientifique dont pourraient procéder ces représentations. Dans ces situations, « un tel point de départ peut susciter une théorisation du savoir social qui ne se fait pas nécessairement par référence au savoir scientifique, même si celui-ci n'est pas un savoir comme les autres et que les informations élaborées par le milieu scientifique sont mobilisées dans ces situations vécues »⁸⁶. Par ailleurs, il faut bien reconnaître que « la frontière entre ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas fait l'objet d'une constante définition »⁸⁷. Les cadres où s'élaborent les sciences montrent que leurs procédés intellectuels correspondent à des impératifs collectifs définis à un moment donné. Pour l'histoire de la folie, par exemple, on voit bien que la représentation de la folie comme déviance participe de la construction du discours clinique sur la folie.

Être en mesure de pouvoir communiquer

Le fait que Serge Moscovici ait choisi la psychanalyse comme science pour expliquer le fonctionnement des représentations sociales a permis au débat de jaillir plus facilement encore. Moscovici, précisément, s'est défendu de cette idée de dégradation du savoir scientifique vers le sens commun en disant que la dégradation et la socialisation sont deux choses différentes. Il propose d'ouvrir le champ du savoir non savant à l'investigation, avec une question qui déplace le débat entre savoir savant et savoir scientifique : « comment expliquer et dans une certaine mesure justifier la permanence et le dynamisme de ce savoir non savant ? »⁸⁸

⁸⁵ Moscovici, S., 1976, *op. cit.*, p.249.

⁸⁶ Le Marec, J., 1996, *op. cit.*, p.115.

⁸⁷ Jeanneret, Y., 1994, *Ecrire la science, Formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, PUF, p.120. Yves Jeanneret cite Descartes en explique en substance que la pensée du scientifique comme la pensée de tout un chacun comporte en elle « le mélange de la connaissance et de l'action, les raisonnements plastiques, les catégories floues l'ontologisation hâtive. » *Ibid.*, p.116.

⁸⁸ Le Marec, J., 1996, *op. cit.*, p.113.

Dans son chapitre sur les « philosophies de l'expérience indirecte », Moscovici fait le constat suivant : « Tout corps de connaissance, la remarque est banale, présuppose une pratique, une atmosphère qui lui sont propres et lui donnent corps. Et aussi, sans doute, un rôle particulier du sujet connaissant. »⁸⁹ Les individus sont engagés, en permanence, dans des situations de communication et se voient obligés de donner leur avis, de participer à la communication. Moscovici veut montrer que les individus formulent leurs avis et opinions en partant des observations et des témoignages qui s'accumulent à propos des événements courants dont le sens, lorsqu'il s'agit d'événements inédits, leur échappe partiellement. « Ce que nous voyons, sentons est, en quelque sorte, surchargé par l'invisible et par ce qui est provisoirement inaccessible à nos sens. »⁹⁰ Il prend l'exemple de l'atome pour montrer combien il est présent dans nos discussions sans que la plupart des individus ne soient en mesure d'expliquer la genèse d'un tel concept. L'utilisation courante du terme d'atome, qui est apparu à un moment M, dans le champ de la connaissance comme une découverte inédite, montre bien le besoin des individus de réagir constamment aux changements et surgissements informationnels dans une société et que « la transformation d'une connaissance indirecte en une connaissance directe est le seul moyen de s'approprier l'univers extérieur »⁹¹.

Le but de cette appropriation de l'information est la capacité pour tous d'acquérir une compétence et de se sentir légitime de prendre la parole sur ce qui est l'objet des conversations dans la sphère sociale. « Chacun d'entre nous, en tant qu'"homme ordinaire" – hors de sa profession –, se comporte de la même manière devant tous ces "documents" que sont pour lui les articles d'un journal, un accident dans la rue, une discussion dans un café ou un club, un livre lu, un reportage télévisé, etc. Il les résume, les découpe, les classe et subit la même tentation que le documentaliste de les fondre dans un même univers. Rien ne nous impose la prudence du spécialiste, ne nous interdit de joindre les éléments les plus disparates qui nous ont été transmis, de les inclure dans ou de les exclure d'une classe "logique" suivant les règles sociales, scientifiques, pratiques dont nous disposons. »⁹²

Interroger la spécificité de la représentation

⁸⁹ Moscovici, S., 1976, *op. cit.*, p.49.

⁹⁰ Moscovici, S., 1989, « Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire », in Jodelet, D., (dir.), 1989, *Les représentations sociales*, Paris, PUF, p.50.

⁹¹ Moscovici, S., 1976, *op. cit.*, p.51.

⁹² *Ibid.*, p.53.

Moscovici définit alors les trois caractéristiques de la pensée de sens commun qui déterminent la formation de la représentation sociale : la dispersion des informations, la pression à l'inférence et, enfin, la focalisation des groupes et individus par rapport à un centre d'intérêt. En effet, les individus sont soumis à une grande hétérogénéité d'informations ; celles-ci étant à la fois insuffisantes et surabondantes. De ce fait, les individus s'efforcent davantage de choisir des perspectives « qui sont conformes à leurs orientations profondes »⁹³ plutôt que de saisir la théorie par rapport à son contexte de création. Enfin, les individus sont soumis, en permanence, à la pression à l'inférence. Les situations sociales provoquent souvent des réactions. Platon, dans le *Théète*, parle déjà de l'urgence temporelle qui exige la pratique et non pas le raisonnement. Le fonctionnement de la pensée naturelle se caractérise donc par la causalité mixte, le primat de la conclusion et les principes économiques d'analogie de la pensée ou de compensation⁹⁴.

« Aucune notion n'est servie avec son mode d'emploi, aucune expérience n'est présentée avec sa méthode et en les recevant l'individu en use comme bon lui semble. L'important est de pouvoir les intégrer dans un tableau cohérent du réel et glisser dans un langage qui permette de parler de ce dont le monde parle. »⁹⁵ La raison d'être de la représentation n'est pas tant sa dimension pratique immédiate, le fait qu'elle réponde à l'urgence sociale, mais plutôt de permettre de la communication et la construction d'une identité. Je me représente ce que je suis et ce que sont les autres pour pouvoir dire ce que je suis et comprendre l'autre. Il s'agit, selon Moscovici lui-même, « de consolider la structure interne d'un groupe ou d'un individu, de l'actualiser et de la communiquer, d'établir des liaisons avec autrui »⁹⁶.

La spécificité de la représentation sociale est bien d'être opératoire, elle est un processus à l'œuvre et elle produit quelque chose. Concernant le fonctionnement de la représentation, Moscovici rappelle qu'il ne s'agit pas seulement de dédoubler, de répéter, de reproduire, mais bien de créer quelque chose de nouveau, en reconstituant, retouchant et en changeant le texte. À ce titre, il parle davantage de « figure » qui caractérise la forme de connaissance qui est à l'œuvre. Le terme de figure exprime, plus que celui d'image, le processus expressif à l'œuvre, en d'autres termes, le rôle producteur du sujet. Pour le moment, il est important de poser que la représentation sociale est un objet précieux pour l'analyse du rapport dynamique qui

⁹³ *Ibid.*, p.250.

⁹⁴ *Ibid.*, p.260.

⁹⁵ *Ibid.*, p.53.

⁹⁶ *Ibid.*, p.79.

s'établit entre une situation de communication, des savoirs et des individus. Un dernier aspect de la théorie de Moscovici va être maintenant abordé, qui concerne précisément le rôle de la représentation pour une compréhension des échanges sociaux.

2.2 L'analyse communicationnelle des représentations sociales

Les travaux de Serge Moscovici sur les représentations sociales ont inspiré profondément la psychologie sociale et l'auteur lui-même a inscrit ses travaux dans le champ disciplinaire psycho-social, comme le montre l'introduction à l'ouvrage *Psychologie sociale*, republié récemment en 2005. Les recherches sur le contenu de la représentation et sur l'activité psychique de l'individu ont pu faire penser que les représentations sociales avaient été strictement pensées comme un système purement cognitif (théorie du « noyau central », par exemple). Or dans les textes de *La Psychanalyse, son image et son public*, la dimension communicationnelle des représentations est essentielle.

L'auteur cherche à savoir comment s'est diffusé le discours de la psychanalyse, inventé dans un lieu du social à partir d'un point A, vers un point B. Il cherche donc à mettre au jour la diffusion, l'interaction et l'appropriation de ces notions qui sont issues de la psychanalyse, mais qui ne sont pas acquises par les individus dans le cadre d'une formation en psychanalyse, et dans le cadre des échanges communs, des communications sociales. Cette diffusion s'opère au travers de situations de communication qui impriment leur marque à l'appropriation de la notion.

D'une part, Moscovici étudie bien des situations de communication médiatisées, avec l'analyse qu'il offre dans la deuxième partie de son étude sur *La Psychanalyse dans la presse française*. En étudiant la diffusion de la psychanalyse dans et par la presse française, le chercheur met en lumière trois systèmes de communication qui sont la diffusion, la propagation et la propagande. D'autre part, Moscovici démontre sans cesse la plasticité des représentations en fonction du contexte de communication et la redéfinition de ces représentations dans le processus communicationnel.

Interactions et processus de communication

Les représentations sociales sont mobilisées et produites au cours d'interaction et dans des processus de communication. La représentation sociale présente trois dimensions qui l'ancrent profondément dans l'univers de la communication.

La première dimension concerne le fait que les représentations sont *produites* au cours des échanges sociaux.

Joëlle Le Marec a analysé la notion de représentation sociale en la faisant dialoguer avec son travail d'analyse des situations d'enquête auprès des visiteurs. Elle montre que dans *La Psychanalyse, son image et son public*, deux groupes de caractéristiques de la notion de représentation s'autonomisent quasiment : le fait qu'elles soient à la charnière de l'individuel et du collectif et le fait qu'elles s'actualisent dans des communications sociales. Si le premier groupe a été au cœur des réflexions de la psychologie sociale et d'un grand nombre d'analyses sur la relation entre la construction de la pensée individuelle et l'existence de savoirs propres aux groupes sociaux, le second groupe a été relativement éclipsé alors même qu'il fournissait des éléments pour une théorie en sciences de l'information et de la communication sur les communications sociales. La chercheuse rappelle que la notion de représentation sociale « implique le fait que rien ne peut être saisi en dehors des phénomènes de communication, et que la représentation sociale est sa propre actualisation en contexte »⁹⁷.

À ce titre, il est intéressant de rebondir sur la question de l'auctorialité dans la production des représentations. À la suite de la controverse entre sociologues et psychologues, on s'est accordé pour dire que l'auteur-producteur d'une représentation, d'une science, d'une idéologie pouvait être l'individu ou le groupe, la classe sociale, la culture, etc. Aujourd'hui, il ne suffit plus, pour qualifier une représentation de *sociale*, de définir l'agent qui la produit. Cela paraît moins pertinent que de savoir pourquoi on la produit ou dans quel contexte elle est produite.

On peut rappeler ici la proposition de Sandra Jovchelovitch. Critiquant l'idée que la représentation sociale ne serait qu'une construction mentale dont la fonction serait de créer un lieu qui décalque la réalité du monde extérieur, Jovchelovitch revendique de revenir à la fonction symbolique de la représentation. L'auteur propose de revenir à une triade dialogique

⁹⁷ Le Marec, J., 2002, *op. cit.*, p.80.

entre soi/autrui/objet qui façonnerait la représentation en une construction symbolique entre personnes, relations soi/autrui et le monde. Elle rappelle que l'acquisition d'un savoir sur les objets et la formation de symboles se construisent petit à petit. Reprenant les analyses de Jean Piaget, elle insiste sur le principe dialogique fondamental dans la genèse des représentations. « Les objets physiques comme les autres êtres humains constituent cette altérité du monde qui acquiert du sens au fur et à mesure que l'enfant dirige ses actions par rapport à ces objets, progressivement co-construits par lui-même et les réponses attentionnées de ces autres signifiants. »⁹⁸ La capacité de représentation n'est pas formée par un sujet isolé ou un environnement surimposant, mais découle précisément de la communication entre un sujet relationnel et un environnement répondant.

Cette ontogenèse des représentations fait dire à l'auteur que la représentation est épistémique (forme de connaissance sur un objet), subjective et interrelationnelle, qu'elle repose sur des pratiques de communication entre soi/autrui/le monde des objets. « Il est nécessaire de saisir cette genèse dialogique afin de rapporter aux représentations leurs fonctions expressives et dialogiques qui, combinées à leur fonction épistémique, font partie intégrante du processus de construction du savoir. »⁹⁹

La deuxième dimension concerne le fait que les représentations se *transforment* dans les rapports de communication.

Non seulement les représentations sont élaborées au cours des communications sociales, mais elles se modifient quand elles sont actualisées dans des rapports de communication différents. « Les représentations et les actions se pensent dialectiquement dans et par les relations, directes ou indirectes, que les acteurs sociaux nouent entre eux et avec leur environnement. Aussi, dans une société donnée, les représentations circulent-elles et se transforment-elles principalement par les rapports de communication développés entre les acteurs sociaux. »¹⁰⁰

Les représentations sociales sont pensées comme des systèmes de connaissances qui s'actualisent en fonction des processus de communication. Reprenant l'idée de Peter

⁹⁸ Jovchelovitch, S., 2005, « La fonction symbolique et la construction des représentations : la dynamique communicationnelle ego/alter/objet », *Hermès*, 41, p.54.

⁹⁹ *Ibid.*, p.56.

¹⁰⁰ Schiele, B., 1989, (dir), *Faire voir, faire savoir: la muséologie scientifique au présent*, Actes du colloque international, Montréal, Québec, Musée de la Civilisation, p.406.

Luckmann sur les genres comme conventions sociales, Ivana Markova explique, en substance, que les représentations sociales s'incarnent dans des « genres communicationnels » qui les spécifient. « Aucun genre n'appartient à un seul individu, mais à travers les genres, l'individu indique son appartenance à telle culture, tel groupe ou souligne son engagement dans telle pratique sociale. »¹⁰¹

Moscovici proposait déjà une théorie de la communication en termes d'échanges et de métamorphoses. Expériences et théories, explique-t-il, se modifient à travers les moyens de communication et l'organisation sociale de ceux qui communiquent. L'auteur refuse, de ce fait, une théorie linéaire de la communication et propose de dire, au contraire, que la communication « différencie, traduit, interprète, combine de même que les groupes inventent, différencient ou interprètent les objets sociaux ou les représentations des autres groupes »¹⁰². Les représentations se transforment, se marient avec les règles et les normes d'un groupe, d'une société, d'une situation.

La troisième dimension concerne le fait que les représentations *orientent* les communications sociales.

Enfin, les représentations sont opératoires, elles sont une grille de lecture de la réalité, mais aussi, et surtout, orientent les comportements et les communications sociales. Elles sont pratiques. « La représentation contribue exclusivement aux processus de formation des conduites et d'orientation des communications sociales. »¹⁰³

Des chercheurs comme Claudine Herzlich, ou Bernard Schiele ont montré comment les représentations étaient organisées par l'individu de façon à élaborer un système explicatif et structurant des interactions. « Par le fait même qu'elle est l'un des instruments grâce auquel l'individu, ou le groupe, appréhende son environnement, l'un des niveaux où les structures sociales lui sont accessibles, la représentation joue un rôle dans la formation des communications et des conduites sociales. »¹⁰⁴

¹⁰¹ Markova, I., 2005, « Le dialogisme en psychologie sociale », *Hermès*, 41, p.29.

¹⁰² Moscovici, 1976, *op. cit.*, p.28.

¹⁰³ Moscovici, 1989, *op. cit.*, p.75.

¹⁰⁴ Herzlich, C., 1972, « La représentation sociale », in Moscovici, S., (dir), 1972, *Introduction à la psychologie sociale*, Tome I, Paris, Larousse, p.307.

L'incidence de la communication

Il est intéressant de revenir ici à l'analyse du contexte de communication au cours duquel l'individu produit la représentation. Denise Jodelet, reprenant l'étude de Moscovici, décrit l'incidence de la communication dans les représentations à trois niveaux¹⁰⁵ :

Le premier niveau concerne l'émergence des représentations. Comment les individus réagissent-ils à l'information qui est donnée sur l'objet représenté ? À ce niveau, les conditions d'émergence de l'information affectent les aspects cognitifs (comme la dispersion et le décalage des informations concernant l'objet, inégalement accessibles, la focalisation sur certains aspects de l'objet, la pression à l'inférence).

Le second niveau correspond à celui de la formation des représentations, l'objectivation et l'ancrage. Ces deux processus permettent de rendre compte de l'interdépendance entre l'activité cognitive et ses conditions sociales et historiques d'exercice en ce qui concerne l'agencement des contenus, l'utilité ou le sens qui est donné à la représentation.

Enfin, au niveau de l'édification de la conduite, ce sont les systèmes de diffusion à l'œuvre dans une situation de communication médiatisée (la lecture de la presse), de propagande, de propagation, dotés de propriétés structurales, qui sont générateurs d'effet. Ils participent à la régulation des rapports sociaux. Moscovici propose l'hypothèse suivante : « entre un système de communication et un mode d'édification de la conduite, il y a une correspondance »¹⁰⁶. Aussi propose-t-il, au terme de son analyse des représentations sociales, de faire correspondre (tout au moins, faire converger) les trois systèmes de communication – propagande, propagation et diffusion – à trois types de « processus génétiques de la conduite » qui sont la production de stéréotypes, d'attitudes et d'opinions.

L'analyse critique que fait Joëlle Le Marec de cette typologie consiste à dire qu'elle fait correspondre, à chaque niveau, une approche théorique distincte de la communication qui permet, finalement, d'opérer une réduction en laissant penser que le lien entre les différents niveaux n'est qu'une affaire d'échelle d'observation : mécanismes de régulation sociale pour l'échelle institutionnelle ; mécanismes de générateurs d'effet pour l'approche médiatique ; mécanisme du traitement cognitif de l'information pour l'approche inter-individuelle. Ainsi,

¹⁰⁵ Jodelet, D., 1989, *op.cit.*, p.47.

¹⁰⁶ Moscovici, S., 1976, *op. cit.*, p.497.

elle défend l'idée que « le cadrage proposé par Moscovici tel qu'il le met en œuvre empiriquement ne ressemble pas à un découpage dans le social du micro au macro, mais plutôt à un cadrage qui permet de ne pas oublier les articulations dans les phénomènes de communication eux-mêmes, envisagés à la fois comme relevant des rapports sociaux et des phénomènes de signification. Les trois registres pourraient tout aussi bien constituer un cadre non pas sociologique, mais sémiotique, des phénomènes de communication »¹⁰⁷.

L'entretien comme situation de communication

Un exemple permettra de saisir le type d'analyse que l'on peut faire à partir d'une prise en compte du rôle de la mobilisation de la représentation sociale dans l'échange social. Il s'agit de l'exemple de l'entretien comme situation d'échange entre enquêté et enquêteur. Cette analyse est au fondement de la construction des deux enquêtes pour cette thèse.

La formalisation de l'entretien en tant que méthode des sciences sociales, dans les années quarante, accompagnée par les bouleversements de la discipline médicale et psychanalytique, l'assimilation des méthodes cliniques de Piaget, et les enquêtes anthropologiques de l'école de Chicago, témoigne d'un changement dans la définition du travail de recherche. On passe de la recherche des réponses aux questions d'un savoir scientifiquement constitué à la recherche des questions élaborées par les acteurs sociaux eux-mêmes.

L'entretien s'inscrit notamment dans la tradition de la sociologie compréhensive de Max Weber qui définit l'action des acteurs, en tant qu'elle est rationnelle, comme « un comportement compréhensible » à partir du sens qu'eux-mêmes lui donnent¹⁰⁸. L'entretien est ainsi considéré comme le moment de la production d'une parole sociale « qui n'est pas simplement description et reproduction de ce qui est, mais communication sur le devoir-être des choses et moyens d'échange entre individus »¹⁰⁹. Ainsi, l'entretien permet de comprendre quels sont le sens et la valeur que les acteurs attribuent à leurs pratiques, mais il faut considérer aussi qu'il est le lieu de la construction d'un discours et de la négociation de places entre enquêteur et enquêté.

¹⁰⁷ Le Marec, J., 2002, *op. cit.*, p.83.

¹⁰⁸ Weber, M., 1965 [1904-1917], *Essais sur la théorie de la science (1904-1917)*. Recueil d'articles publiés entre 1904 et 1917, Paris, Plon, p.329.

¹⁰⁹ Blanchet, A., Gotman, A., 1992, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan, p.19.
Voir aussi Blanchet A. (dir), 1985, *l'entretien dans les sciences sociales*, Paris, Dunod.

Pour Pierre Bourdieu¹¹⁰ il faut être extrêmement attentif au fait que la situation d'entretien est le lieu d'un marché de biens symboliques et linguistiques, et ainsi tenter de réduire la violence symbolique qui peut s'exercer au cours de cet échange¹¹¹. La situation d'enquête doit, en effet, faire l'objet d'un travail réflexif. Bourdieu, mais aussi d'autres auteurs, ont montré que la situation d'enquête en tant qu'elle a une histoire, est un dispositif connu, reconnu qui « fait science » pour les enquêtés. Antoine Hennion, exhorte à « désociologiser » les enquêtés, il faut considérer le fait que les enquêtés anticipent les modalités de l'enquête et adoptent souvent une posture qui vise à se justifier vis-à-vis de l'image qu'ils pensent que les enquêteurs se font d'eux¹¹². « Certains entretiens portent de nombreuses traces du travail que fait l'enquêté pour dominer les contraintes inscrites dans la situation en montrant qu'il est capable de prendre en mains sa propre objectivation et de prendre sur lui-même le point de vue réflexif dont le projet est inscrit dans l'intention même de l'enquête. »¹¹³

Le dispositif d'entretien fait ainsi l'objet d'un ajustement pour tous les acteurs qui s'y trouvent impliqués. L'enquêteur apprend, au même titre que les acteurs, à trouver ses *appuis* et ses *prises*, à occuper des places pertinentes dans des emboîtements entre milieux et dispositifs d'inter-activité et d'inter-subjectivité. Daniel Cefaï rappelle, quant à lui, à quel point l'engagement corporel dans les situations est fondamental tant l'enquêteur « ne saisit du sens qu'en tant qu'il est saisi par du sens »¹¹⁴. La position de l'enquêteur peut ne pas être toujours évidente pour l'enquêté qui construit le statut de son interlocuteur afin de donner un sens à ce qu'il dit, comme en témoigne des situations fréquentes au cours desquelles l'enquêteur se présente, par exemple, comme un chercheur qui ne travaille pas dans l'institution et auquel l'enquêté finit par s'adresser en tant que membre de l'institution.

Joëlle Le Marec a beaucoup travaillé sur cette question. Elle propose une description de la situation d'enquête qui permet de penser les formes de contextualisation interne qui s'y produisent, c'est-à-dire la construction d'enjeux et de cadres de communication locaux : « Ce

¹¹⁰ Bourdieu, P., (dir.) 2007, [1993], Postface « Comprendre », in *La misère du monde*, Paris, Le Seuil. Il faut rappeler ici que les agents sociaux pour Bourdieu n'ont pas accès au principe de leur mécontentement (dans le cas de l'enquête sur la misère du monde).

¹¹¹ Notamment par l'écoute active et méthodique, par le choix des enquêtés (« la proximité sociale et la familiarité assurent en effet deux des conditions principales d'une communication « non violente » » (*Ibid.*, p.1395) en ce sens que les présupposés concernant les contenus et les formes de la communication font l'objet d'un consensus entre enquêté et enquêteur.)

¹¹² Hennion, A., Maisonneuve S., Gomart, E., 2000, *op. cit.*, p. 68-69.

¹¹³ Bourdieu, P., 2007, [1993], *op. cit.* p.1403.

¹¹⁴ Cefaï, D., 2003, *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte, p.544.

sont les enquêtés qui mobilisent différents statuts possibles qui leur permettent d'attribuer une signification à la situation d'enquête, dont le statut de membre du public. Celui-ci peut être considéré non pas comme une représentation au sens de contenu mental, de projection imaginaire, mais comme une représentation au sens où ce statut s'actualise dans une communication avec des membres d'un public empirique. »¹¹⁵

L'enquêteur gagne, ainsi, à ne pas fixer ses interlocuteurs « *a priori* dans le statut de public qui aurait pré-déterminé la nature de la communication, mais [à] leur laisser définir eux-mêmes la référence »¹¹⁶. Si l'enquête définit un statut de public avec lequel elle refuse de jouer ou de laisser jouer l'enquêté, elle produit une catégorie en se démarquant du point de vue des acteurs qu'elle sollicite et renonce à comprendre comment la prise de rôle ou l'attribution d'un statut chez le visiteur participe de l'expérience qu'il fait. L'enquête que nous avons menée au Musée des Arts et Métiers pour le jeu « PLUG » a permis de comprendre cette situation. La recherche d'un compromis méthodologique entre chercheurs a produit une situation d'enquête très intéressante et, notamment, une pré-détermination, justement, des enquêtés qui a permis d'observer précisément comment ils mobilisaient et jouaient avec ce statut puis en mobilisaient un autre (le dixième chapitre du mémoire de thèse reprend ce résultat qui est qualifié par le recours à la notion de « rôle »).

2.3 Vers une théorie des « composites » : le rôle des représentations dans la recherche

Les travaux de Joëlle Le Marec sont le résultat de la confrontation entre des analyses critiques autour des représentations sociales, un travail empirique sur les situations de communication engageant des représentations sociales et, enfin, un retour réflexif sur la pratique du chercheur en sciences sociales produisant du savoir sur ces catégories.

Comme on l'a vu, ils ont mis en évidence l'aspect communicationnel des analyses de Moscovici, afin de mettre en lumière les situations au cours desquelles ces représentations peuvent être saisies et peuvent permettre de requalifier la situation de communication. Deux

¹¹⁵ Le Marec, J., 2002, *op. cit.*, p.87.

Voir aussi Le Marec, J., 2004, « La relation entre l'institution muséale et les publics : confrontation de modèles », in *Changer : les musées dans nos sociétés en mutation*, XVII^{ème} entretiens du Centre Jacques Chartier – Colloque en Muséologie, Montréal.

Le Marec, J., 2001, « Le public : définitions et représentations », *Bulletin des Bibliothèques de France*, 46, (2), pp. 50-55.

¹¹⁶ Le Marec, J., 2002, *op. cit.*, p.64.

exemples extraits de ces recherches permettront de comprendre plus avant comment se construit un regard sur les objets, les représentations, les savoirs et les pratiques, en sciences de l'information et de la communication, à partir de leur capacité à circuler dans les situations de communication : la théorie des composites et la réflexion sur le *terrain* dans la recherche.

La construction des composites

La recherche menée par Joëlle Le Marec et Igor Babou sur les usages dans la bibliothèque de l'École Normale Supérieure Lettres et Sciences humaines de Lyon, permet ainsi de saisir le rôle des représentations sociales comprises comme composite, c'est-à-dire « comme une manière de prendre en charge ce que la notion de représentation sociale devenait si l'on poussait à bout ses propres implications théoriques et empiriques ». Les deux chercheurs prétendent étudier la dimension symbolique des faits sociaux au plan conceptuel aussi bien qu'au plan empirique. En parlant de composite, ils proposent de dépasser le clivage entre l'objet en train de se produire et l'objet produit, entre « ce qui est en train d'advenir, mais qui n'est pas inscrit, et ce qui est inscrit et a trouvé forme ». Ils exhortent ainsi à une vigilance dans le travail de recherche empirique vis-à-vis des formes sociales observables, mais surtout vis-à-vis des logiques propres aux situations au cours desquelles s'actualisent et se mobilisent les représentations, c'est-à-dire les situations de communication ou encore les dispositifs de médiation.

Expliquant la genèse de cette recherche, Le Marec et Babou montrent qu'ils cherchent le moyen de « se mettre dans des conditions de recueil et d'analyse des données interdisant d'emblée le recours aux pré-catégorisations sociales ou disciplinaires des phénomènes »¹¹⁷. Ils proposent d'organiser leur travail d'enquête « à partir d'unités socialement pertinentes pour les acteurs, en l'occurrence les tâches des professionnelles »¹¹⁸ pour comprendre par quelles procédures un dispositif tel qu'une bibliothèque universitaire se constitue en système de communication du savoir.

Les deux auteurs précisent bien que ces tâches professionnelles ne sont qu'un point d'entrée et permettent aux acteurs en présence de se mettre d'accord sur le cadre de la communication.

¹¹⁷ Le Marec, J., Babou, I., 2003, « De l'étude des usages à une théorie des « composites » : objets, relations et normes en bibliothèque », in Souchier, E., Jeanneret, Y., Le Marec, J., (dir.), 2003, *Lire, écrire, récrire – objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, BPI - Centre Pompidou, p.237.

¹¹⁸ *Ibid.*, p.246.

Ces situations donnent accès à du discours, des objets, des représentations, des procédures de communication, qui sont étudiées par la suite dans un cadre sémiotique, c'est-à-dire que l'ensemble des matériaux constituant le corpus définitif fait l'objet d'une réorganisation sémiotique¹¹⁹. Ils sont articulés selon les trois registres de la signification identifiés par la sémiotique peircienne : les qualités, les faits et les lois. « Ces trois catégories fournissent une grille de structuration des données issues de l'enquête en focalisant l'attention sur les articulations entre différents registres de phénomènes mis en jeu dans la bibliothèque »¹²⁰.

Ce qui est particulièrement intéressant dans cette approche est la volonté de saisir aussi bien les éléments matériels et inscrits dans le dispositif de terrain que les éléments non inscrits, impalpables, qui se manifestent dans les échanges, comme, par exemple, les logiques d'acteurs. Les deux auteurs appellent donc composites, « des situations au sein desquelles des individus mobilisent à la fois la signification d'objets matériels ainsi que des représentations, réalisent des actions et, enfin, mettent en œuvre des systèmes de normes »¹²¹.

Les composites ne correspondent pas à des situations préalables, existant en dehors de toute observation, qu'il s'agirait de chercher et de trouver. Les composites sont des « ensembles de processus sociaux, techniques et sémiotiques » mobilisés dans le cadre d'une pratique qui fait sens pour l'individu, décrite par lui et qui est observée par les chercheurs à travers les objets qui sont produits ou manipulés à cette occasion.

L'intérêt de cette analyse pour la démarche qui est construite dans cette thèse est qu'elle permet de réarticuler le regard sur la situation de communication qui lie l'enquêteur aux objets qu'il observe en tant qu'elle est une situation sociale de production de savoirs et d'un ajustement permanent entre les acteurs, la mémoire sociale et les dispositifs, et non pas en tant que scène de la séparation entre les données recueillies sur le terrain et le savoir scientifique, comme externe aux savoirs sociaux. La partie suivante permet d'avancer sur ce point.

¹¹⁹ Ils mobilisent ensemble les méthodologies sémiotiques et ethnographiques pour une « ethnosémiotique des usages ».

¹²⁰ *Ibid.*, p.241.

¹²¹ *Ibid.*, p.246.

Le statut spécifique du terrain

L'analyse précédente engage à considérer le terrain dans toute sa spécificité. Joëlle Le Marec montre que la difficulté théorique à laquelle renvoie la représentation de la situation d'enquête en tant que rapport entre observateur et observé commence avec un questionnement qui concerne la nature de la réalité saisie au cours de l'enquête. « Comment observer ce que font les gens quand ils ne sont pas observés ? Comment les écouter dire ce qu'ils disent quand on ne les écoute pas, dans la mesure où le regard de l'observateur modifie les phénomènes observés, et où ce qui est observé n'est jamais que ce qui est observable dans les conditions d'enquête ? »¹²²

Ces questions reviennent à supposer qu'il existerait des vérités sociales en dehors de toute observation, en dehors des communications par lesquelles elles se manifestent. Or « il n'existe aucun fait social brut qui tirerait sa vérité du fait qu'il advienne sans avoir été mis en forme dans un processus de communication »¹²³. Joëlle Le Marec insiste sur le fait que l'exercice de la recherche participe de la production des composites, définis plus haut. « Ce que l'on recueille peut être imaginé non pas comme des représentations, de préférence contextualisées avec précision, mais comme des communications qui font advenir des "faits" dans la mesure où rien, absolument rien de ce qui est construit dans l'enquête n'échappe au fait que cela n'existe que dans des situations de communication qui constituent la matière et la forme même de toute réalité sociale observable. »¹²⁴

Par ailleurs, le chercheur ne peut revendiquer de maîtriser toute la signification des communications qui engagent d'autres acteurs que lui, « il ne peut faire en sorte que les communications sur le terrain ne soient pas toujours beaucoup plus que du recueil de matériau, ou plutôt qu'elles soient avant toute autre chose, sur le moment, autre chose dont la signification ne dépend pas que de lui, en tant qu'acteur social n'ayant nulle priorité sur l'interprétation de la situation sur le champ, sinon son cadrage préalable et son interprétation ultérieure, moments qui n'engagent que lui »¹²⁵.

L'articulation entre les procédures normées et les savoirs implicites hante l'ensemble du processus de construction des connaissances en sciences sociales, et notamment la question

¹²² Le Marec, J., 2002, op cit., p.43.

¹²³ *Ibid.*, p.44.

¹²⁴ *Ibid.*, p.48.

¹²⁵ *Ibid.*, p.40.

toujours épineuse du *terrain*. « Ce qui crée selon moi, le “terrain” comme catégorie du processus scientifique est précisément le fait qu’il s’agit de la phase où est isolée, contenue, et traitée, d’une manière ou d’une autre, l’implication au premier degré dans la construction et la circulation des savoirs sociaux ordinaires. Si la catégorie du “terrain” a une telle importance en sciences humaines et sociales, c’est parce qu’elle prend en charge, et condense dans un ensemble spatial et temporel circonscrit, les problèmes liés à cette irréductible continuité dans des savoirs contre lesquels elles se construisent. »¹²⁶

Le Marec propose une définition du terrain qui articule trois niveaux. Nous retenons cette définition, car elle permet de saisir toutes les dimensions communicationnelles qui font la spécificité d’un terrain de recherche en postulant le caractère opératoire de chacune des dimensions sur les autres. C’est dans cette perspective que nous avons construit les deux chapitres qui font suite à ce premier chapitre théorique : la description de lieux, d’espaces et de cadres, par rapport auxquels le concept d’ajustement fonctionne comme une construction théorique qui les articule.

Ainsi, le terrain est d’abord « un lieu qui a une pertinence sociale comme lieu de pratiques qui se mettent volontairement en rapport les unes avec les autres [...] un espace borné par d’autres instances que la recherche » ; il est ensuite « un “lieu” reconfiguré par la recherche : il est toujours un espace intersémiotique, mais borné cette fois par les contraintes théoriques et empiriques une fois que celles-ci sont confrontables au terrain comme unité socialement pertinente » ; et le terrain est « enfin, un espace imaginaire pour la conceptualisation des composites. Au stade actuel, le concept de composite n’existe pas autrement que comme re-conceptualisation de la séparation et de l’articulation entre le terrain comme “unité” complexe organisée par l’approche communicationnelle des phénomènes sociaux et l’objet de recherche construit à travers ce terrain »¹²⁷.

Cette démarche s’attache ainsi à comprendre les situations qui mettent en jeu des objets, des savoirs, des pratiques, des individus, en mobilisant une conception de la réalité culturelle comme élaboration historique, circulante et partagée dans les communications sociales et à travers les dispositifs qui prétendent gérer cette communication. « Cette démarche ne peut évidemment pas permettre de comprendre ce qu’il y a “derrière” ou “sous” une conduite, mais

¹²⁶ *Ibid.*, p.31.

¹²⁷ *Ibid.*, p.55.

elle nous permet de comprendre ce qui est mis en forme lorsque des personnes sollicitées l'évoquent dans la situation particulière de l'enquête : de ce point de vue, ce n'est pas ce qu'il y a "derrière" ou "sous" une conduite qui nous importe, c'est, presque au contraire, ce qu'elle produit, d'autres conduites qu'elle génère (y compris les conduites communicationnelles) et ce qui en circule. »¹²⁸

Ces analyses sont précieuses pour la thèse, car elles permettent de comprendre comment la situation de communication, loin de révéler le social et les modalités de la pratique, engendre des situations d'appropriation et de constitution sociale des objets, engage une définition des statuts et des places qui permettent des formes d'intelligibilité entre des acteurs sociaux et des objets hétérogènes. Le phénomène d'ajustement défendu ici est compris, précisément, dans cette perspective comme le travail à l'œuvre dans la communication sociale qui engage et produit un rapport à l'objet, aux représentations et à l'activité en cours.

On trouvera, à ce titre, en annexe, une analyse qui montre comment les visiteurs de l'exposition « Sainte Russie » ont déployé des formes particulières d'engagement dans l'enquête, ce qui permet de témoigner du rôle structurant de la situation d'enquête articulée à la situation de visite dans l'expérience que font les visiteurs¹²⁹.

La façon dont la situation de communication engendre aussi des cadres *pratiques* dans lesquels les sujets développent des échanges signifiants fait l'objet de la section suivante. On y présentera des textes qui abordent le rapport signifiant entre le dispositif de communication et l'acteur social, textes issus de la tradition de la sociologie des usages et de la théorie de l'interaction médiatisée.

¹²⁸ *Ibid.*, p32.

¹²⁹ Voir annexe n°5.

3. DISPOSITIFS, USAGES ET INTERACTION MÉDIATISÉE

Cette recherche a pour objectif de penser le rapport entre dispositifs de supports des messages (qu'il s'agisse de dispositifs technologiques comme le téléphone ou de dispositifs matériels comme l'exposition) et les pratiques culturelles, notamment la visite culturelle. Il manque donc dans ce chapitre une dernière balise qui n'a pas encore été présentée et qui consiste à qualifier ce dispositif de supports des messages : le média. La thèse vise ainsi à interroger la relation qui se noue entre les usagers et le pouvoir exercé par les médias sur la culture, en tant qu'il est « un pouvoir consistant à lui fournir ses conditions sans définir sa nature »¹³⁰. Le regard se déplace donc de la situation de communication vers la situation de médiation.

On veut donc observer un régime de pratiques qui est concerné par l'interaction en tant qu'elle est médiatisée. Cette recherche postule, à ce titre, que l'expérience du musée est une expérience médiatisée, tout comme le jeu « PLUG » propose aussi une interaction médiatisée. L'exposition constitue l'un des outils du musée, elle est un dispositif de médiation. Le jeu « PLUG », lui, est un média informatisé, un « dispositif technique ayant pour constituants des appareils de traitement de l'information, au sens mathématique du terme, et ayant pour effet social de faire circuler des messages et, par là, de rendre possibles des échanges d'informations, des interprétations, des productions de connaissances et de savoirs dans la société »¹³¹.

Dans le cas de l'exposition comme du jeu, on parlera d'interaction médiatisée au cours de laquelle se jouent deux niveaux d'interaction concomitants : entre l'individu et le dispositif de médiation et entre l'individu et ce à quoi renvoient les objets montrés ou représentés dans le dispositif¹³². Nous avons choisi quatre textes qui permettent de faire dialoguer les questions de l'usage avec celles de la spécificité des médias : les deux articles de Josiane Jouët, « Pratiques de communication et figures de la médiation » et « Retour critique sur la sociologie des usages », l'ouvrage de Jacques Perriault, *La Logique de l'usage – essais sur les machines à communiquer*, l'article de Joëlle Le Marec « L'usage et ses modèles : quelques

¹³⁰ Jeanneret, Y., 2007 [2000], *op. cit.*, p.120.

¹³¹ *Ibid.*, p.82.

¹³² Jean Davallon rappelle à ce titre que le fonctionnement communicationnel qui caractérise une exposition peut être considéré comme une « dénégation de l'énonciation » : « c'est moins le producteur d'un objet culturel [le dispositif d'exposition] qui s'adresse au visiteur que des objets et leur monde qui apparaissent pour le visiteur, qui se manifestent dans l'espace d'exposition, à l'intérieur du dispositif lui-même », in Davallon, J., 1999, *op. cit.*, p.30.

réflexions méthodologiques » et, enfin, le chapitre « La cybernétique de l'imparfait » de l'ouvrage *Penser la trivialité* d'Yves Jeanneret.

3.1 L'usage face à l'objet technique

Le concept d'usage est déterminant dans plusieurs courants des sciences sociales, et plus précisément dans l'analyse du rapport entre les acteurs sociaux et les techniques de la communication. Dans un article qui revient sur la genèse et l'évolution de la sociologie des usages en France, Josiane Jouët¹³³ montre comment s'est constitué ce champ théorique et repère un certain nombre de questionnements et de problématiques recensés dans la diversité des études menées sur le sujet depuis vingt ans.

Le premier résultat de ces études montre que la construction de l'usage ne se réduit pas aux formes d'utilisation prescrites par la technique et « s'étend aux multiples processus d'intermédiations qui se jouent pour lui donner sa qualité d'usage social »¹³⁴. À partir de ce constat, un premier courant de recherche historique a permis de montrer que la construction collective de l'usage s'insère dans des pratiques familiales ou professionnelles préexistantes et s'élabore dans le temps, car l'usage se heurte aux poids des normes, des habitudes et de la tradition. Les phénomènes d'appropriation constituent un autre axe qui s'oppose au modèle de la consommation pour faire valoir la capacité de l'acteur à construire ses usages en fonction de ses intérêts et de la construction de son identité sociale et personnelle. À ce titre, une troisième problématique concerne spécifiquement la construction du lien social et la spécificité de l'échange social par l'usage des technologies. Enfin, l'analyse s'est aussi intéressée aux rapports entre usage et rapports (ou discriminants) sociaux (sexe, âge, professions, revenus).

Le développement de la sociologie des usages s'est, par ailleurs, articulé à l'évolution des technologies de l'information et de la communication, et à l'usage des objets de communication tels que des dispositifs domestiques (comme la télévision ou le magnétoscope). Dans un article datant de 1993, Josiane Jouët analyse ainsi l'articulation très forte entre les conditions sociales de l'usage et l'évolution des technologies. Elle y interroge la spécificité de l'usage des médias et l'émergence de nouveaux comportements de

¹³³ Jouët, J., 2000, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, 100. pp. 487-521.

¹³⁴ *Ibid.*, p.499.

communication¹³⁵. Elle parle de « technologies informatisées », mais nous parlerons plutôt de « médias informatisés » en suivant la proposition d'Yves Jeanneret.

Engageant une démarche qui rompt avec toute forme de déterminisme qu'il soit technique ou social, Josiane Jouët défend que les pratiques de communication s'élaborent autour « d'une double médiation ». « Cette dernière est à la fois technique, car l'outil utilisé structure la pratique, mais la médiation est aussi sociale, car les mobiles, les formes d'usages et le sens accordé à la pratique se ressource dans le corps social. »¹³⁶ Si les modes de faire et l'investissement de la pratique des médias informatisés par les utilisateurs sont bien singuliers par rapport aux types de pratiques qu'engageaient des médias comme la télévision, la thèse que défend l'auteure est que les pratiques de communication s'articulent avec l'évolution des modes de vie, l'allongement du temps de loisir, les situations de famille monoparentale, etc. Josiane Jouët explique que les discours que tiennent les usagers sont partie prenante des pratiques de communication et qu'ils témoignent d'un certain nombre de représentations tout à fait ambivalentes qui se rattachent au discours social sur la modernité et sur l'humanisme et qui se construisent dans l'expérience concrète des technologies de communication. « De même les modes d'articulation entre les outils de communication et les modes de vie, tout comme l'ambivalence des référents discursifs, révèlent la complexité de la dynamique qui se joue entre les technologies de communication et de l'action sociale. »¹³⁷

L'analyse du texte de Jacques Perriault permet de resserrer l'analyse sur les modalités de l'usage. Il montre que le développement de la société industrielle a pour corollaire l'accompagnement discursif permanent des inventions techniques, comme en témoigne la reformulation constante de projets utopiques, d'hypothèses de besoins, etc. L'usage consiste, précisément, dans la reprise et la circulation dans la société de cette offre technologique et de ces discours. Or l'auteur propose de distinguer usage et logique d'usage, renvoyant chacun d'eux à la façon de se servir d'un *artefact* au bout d'un certain temps, lorsque son rôle s'est stabilisé dans la société. Néanmoins, « appréhendée dans une perspective socioconstructiviste, la logique de l'usage est la construction par l'individu du choix d'un instrument et d'un type d'emploi pour accomplir un projet. Les critères de choix possibles revêtent des valeurs différentes en fonction de multiples facteurs liés à la personne et aux contextes : affectifs,

¹³⁵ Jouët, J., 1993, « Pratiques de communication et figures de la médiation », *Réseaux*, 60, pp.101-120.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 108.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 110.

psychologiques, cognitifs, culturels, sociaux. La logique de l'usage proprement dite est le schéma qui articule ces caractéristiques en vue de l'action suivante : utiliser un instrument pour un projet déterminé. »¹³⁸

L'équilibre de l'usage se produit progressivement dans des interactions successives entre ces trois éléments (le projet d'utilisation, l'instrument retenu et la fonction qui est attribuée à l'objet) et engendre alors différents types d'opérations : la modulation (ou sous utilisation des capacités de l'appareil), le stéréotype d'emploi, le détournement (conservation du projet et de la fonction, mais substitution d'instrument), et, enfin, l'ajustement que Perriault présente comme « une forme de la relation d'usage dans laquelle il n'y a d'incertitude que sur la fonction. Il s'agit de la procédure d'ajustement qui, héritant des tâtonnements et de l'expérience acquise, infirme la fonction initialement prévue et détermine celle qui est pertinente pour un projet donné »¹³⁹.

Mais, par ailleurs, la logique d'usage se construit à partir de plusieurs paramètres comme la représentation toute personnelle associée à l'objet et à la technique, les normes d'usages émises par un groupe ou une instance qui influe sur l'opinion, ou encore la niche qui consiste au rôle que trouve l'objet au terme d'un processus d'ajustement.

3.2 Usages et représentations sociales

Un troisième texte, celui de Joëlle Le Marec, permet de poursuivre l'analyse de la notion d'usage en déplaçant les frontières du cadre d'appréhension de l'usage des technologies. La chercheuse analyse la dichotomie entre logiques politiques de production et de prescription, et logiques « souterraines » d'usages des individus qui traverse les études d'usage. Cette dichotomie entérine, en même temps qu'elle défend le rôle de l'usager, une opposition bipolaire et un modèle de communication linéaire qui va de la « production » à la « réception ». « Cette condition de l'usager comme étant statutairement, pour la recherche, un producteur de discours concernant un objet [...] a été absolument nécessaire dans une vision un peu militante pour constituer les usagers en individus concrets, interlocuteurs sociaux potentiels puisqu'ils sont des interlocuteurs authentiques pour le chercheur. Par contre, on

¹³⁸ Perriault, J., 2008 [1989], *La logique de l'usage – essai sur les machines à communiquer*, Paris, L'Harmattan, p.XIV.

¹³⁹ *Ibid.*, p.210.

renforce ainsi très concrètement un rapport de force qui constitue l'usage en phénomène de réception pour des objets produits ailleurs. »¹⁴⁰

Aussi au lieu de considérer l'usage dans la perspective d'un modèle d'allers-retours entre des logiques de production et des logiques de réception, c'est-à-dire comme des « phénomènes existant en réaction à quelque chose de prédéfini »¹⁴¹, l'auteure exhorte à repenser la façon dont la recherche sur l'usage est pré-structurée, et à la libérer de ces représentations binaires. Prenant alors l'exemple des lieux culturels comme le musée ou la bibliothèque, Joëlle Le Marec explique que l'usage ne peut pas être étudié en faisant l'impasse sur ce qui fait la spécificité de ces lieux : être « tout à la fois le champ de l'activation des relations entre sens et savoir, et le champ de l'activation des relations de l'individu à des collectifs de référence »¹⁴². Ces terrains permettent de repenser précisément les modèles attachés aux études d'usage dans la mesure où le rapport aux savoirs et à la culture exclut un modèle de l'offre et de la demande.

L'analyse de ces terrains permet de se défaire d'une attention considérable sur l'objet technologique, comme point de départ, et de comprendre que « la réalité la plus sensible et la plus génératrice de phénomènes observables est bien moins l'univers de l'objet lui-même que l'univers des représentations d'usages qu'il génère »¹⁴³. La chercheuse montre ainsi que trois dimensions de l'usage peuvent être analysées sous un nouveau jour dans une étude qui considère l'univers de représentations « en tant qu'occurrences concrètes, dans les discours et les pratiques, de savoirs et d'imaginaires qui sont en circulation permanente », en tant qu'univers de références de l'usage. Tout d'abord, le projet de l'usage est défini dans un sens qui recoupe l'analyse de Jacques Perriault lorsqu'il parle de l'investissement imaginaire des objets, mais qui la déborde aussi, dans la mesure où le projet d'usage s'articule, chez Le Marec, aux projets de vie des individus. La deuxième dimension de l'usage concerne le rôle du contexte non pas en tant qu'environnement objectif qui accueillerait les phénomènes de l'usage, mais en tant que contenu de représentations. « Dans la mesure où les usages peuvent être vus comme des représentations en actes qui s'actualisent dans des situations qu'elles

¹⁴⁰ Le Marec, J., 2001, « L'usage et ses modèles : quelques réflexions méthodologiques », *Spirale*, 28, pp.105-122.

¹⁴¹ *Ibid.*, p.9.

¹⁴² *Ibid.*, p.9.

¹⁴³ *Ibid.*, p.12.

contribuent à créer, orienter ou modifier, le contexte est une partie intégrante de l'usage. »¹⁴⁴ En témoigne la différence d'utilisation d'interactifs dans des espaces d'exposition et l'utilisation de cédéroms de musée chez soi. Elle rend compte de l'articulation entre dispositifs, lieux et situations ainsi que du statut qui est accordé aux espaces d'utilisation et aux dispositifs. Enfin, les techniques de l'usage peuvent être considérées « comme des techniques inventées et mises au point par les acteurs pour “fabriquer” quelque chose avec les technologies, que ce soit pour soi-même ou pour d'autres que soi »¹⁴⁵. Ces techniques renvoient alors à la capacité de l'individu à gérer les situations, à devenir lui-même prescripteur ou évaluateur vis-à-vis de ce type d'objet.

Cette analyse permet de saisir que les situations d'utilisation d'objets techniques sont des interactions médiatisées, au sens fort, c'est-à-dire qu'elles engagent des espaces de médiation entre des objets, des savoirs, des projets de vie et des contextes toujours spécifiques. Le texte suivant permet de poursuivre cette analyse et d'interroger les modalités d'interprétation spécifiques aux prises avec ces situations d'interaction médiatisées.

3.3 Ostension, implication et prédilection

Yves Jeanneret propose une analyse de l'interaction médiatisée à partir d'une réflexion sur la circulation des savoirs et sur la relation qui se noue entre dispositifs de communication, histoire et mémoire des formes ainsi que teneur des savoirs. « Les petits et les grands dispositifs de médiatisation matérielle des textes jouent un rôle non anecdotique, mais structurant, dans la pérennité, le partage, la reconnaissance, l'appropriation des objets. La matérialisation et la miniaturisation de parcelles de savoir constituent donc la part logistique d'une activité qui tire sa valeur et force de ce que les objets ainsi créés sont dotés de forme et interprétés. »¹⁴⁶

Il semble ici intéressant d'interroger le caractère réflexif des situations de communication. Tout rapport de communication déploie la représentation d'une communication, c'est-à-dire des conditions de possibilité de l'échange communicationnel. « L'acte de communication ne peut se clore sur lui-même sous peine de ne pouvoir spécifier ni le mode d'emploi ni le sens de son contenu, ni l'interaction qui le constitue [...]. Or toute décision implique une

¹⁴⁴ *Ibid.*, p 13.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.18.

¹⁴⁶ Jeanneret, Y., 2008, *op. cit.*, p.139.

évaluation de la situation et une anticipation des conséquences du choix. [...] En incorporant en lui-même ce moment herméneutique, l'échange social se fait le réceptacle d'un métamessage qui le transcende sans le surplomber. »¹⁴⁷ Dans les interactions en général, mais de façon passionnante dans les interactions médiatisées, le rapport de communication peut être analysé dans sa dimension réflexive, c'est-à-dire à partir du fait que les dispositifs portent en eux une intention communicationnelle, une proposition de logique de communication qui est portée par les figures sémiotisées des pratiques, des objets, d'un rapport aux objets, du locuteur, du récepteur, etc.

Yves Jeanneret défend la spécificité de l'interaction médiatisée et propose une hypothèse sur la forme générale que prend ce type d'interaction. Sa première remarque consiste à dire que l'interaction médiatisée met en jeu une interaction sémiotique qui s'appuie sur une « discontinuité processuelle ». Ce qui compte est de penser que si le sujet social rencontre un dispositif qui est déjà construit, enregistré, produit, il opère, face à cet objet, « une anticipation des rôles communicationnels, une identification des formes, une reconnaissance des textes, une qualification documentaire et une interprétation des discours ». En d'autres termes, l'interaction est communicationnelle et elle porte sur la communication déployée par le dispositif.

L'exemple de la forme techno-sémiotique de l'exposition montre qu'elle est « un ensemble de processus nécessitant la création de plusieurs univers d'interprétation et de travail formel »¹⁴⁸. Les trois sémioses (écriture du discours, organisation de l'espace et mise en visibilité des objets, investissement par un parcours et un regard) sont concomitantes. Elles « constituent autant de métamorphoses par lesquelles s'élabore peu à peu un espace de médiation. [...] Si bien que le complexe média/texte est toujours en état d'invention et de reconstitution »¹⁴⁹. Si « l'exposition fournit au visiteur un programme de gestion de sa relation aux objets exposés et d'accès au monde utopique [...] cependant, comme l'exposition n'est pas un labyrinthe totalement contraignant, mais aussi ludique, le visiteur ne se contente pas de subir, ni même de suivre. Il est actif. Son activité spatiale et énonciative n'est donc pas uniquement emboîtée dans l'énonciation du concepteur-réalisateur : elle la développe »¹⁵⁰. Aussi, il faut s'attendre à

¹⁴⁷ Quéré, L., 1982, *Miroirs équivoques, aux origines de la communication moderne*, Paris; Aubier Montaigne, p.33.

¹⁴⁸ Jeanneret, Y., 2008, *op. cit.*, p.160.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p.160.

¹⁵⁰ Davallon, J., 1999, *op. cit.*, p.174.

des décalages entre la logique perçue et l'intention de médiation projetée, entre l'activité des visiteurs et le programme de réception.

À partir de là, on peut distinguer différents niveaux de pratiques. Le premier concerne la mémoire sociale des formes qui déterminent toujours les initiatives et les appropriations des situations de communication. « La communication médiatisée, c'est donc avant tout une production de représentations, incarnées dans des textes, eux-mêmes configurés dans leurs propriétés formelles par les traits de leur support médiatique »¹⁵¹. Par ailleurs, les dispositifs sont bien accompagnés parfois d'une « déclaration explicite d'un certain programme interactionnel ». À cette métacommunication explicite s'ajoutent deux ordres de réalités qui participent aussi à préfigurer le cours de la communication : « toute configuration médiatique et textuelle, par sa simple existence, est de nature à manifester une proposition lisible de logique communicationnelle et, d'autre part, définit un espace de pratiques possibles qui fait ressource et contrainte pour le déploiement de l'activité communicationnelle elle-même »¹⁵². Jeanneret les nomme respectivement ostension de communication et implication de communication.

Enfin, le terme de prédilection désigne le fait que l'interprète-usager reconnaît et interprète le dispositif de communication. « L'idée de prédilection vise à éviter l'alternative entre le social et le sémiotique : elle consiste à penser que les différences sociales et culturelles dans l'appréhension, la qualification et la manipulation des objets s'exercent au sein de l'univers sémiotique en produisant du texte, de la forme, de la signifiante. »¹⁵³ Devant un site Internet, par exemple¹⁵⁴, les lecteurs peuvent déployer des prédilections différentes alors que l'objet reste le même. « Un lecteur qui scrute les sites pour comprendre quelle est leur identité éditoriale avant de décider de les lire ou de les abandonner voit le même objet observable (tel ou tel écran d'un site) que celui qui navigue dans un espace indistinct du réseau à la recherche de données ponctuelles. Mais il ne voit pas le même texte et ne réalise pas le même acte de communication. »¹⁵⁵

¹⁵¹ Jeanneret, Y., 2008, *op. cit.* p.166.

¹⁵² *Ibid.*, p.167.

¹⁵³ *Ibid.*, p.167.

¹⁵⁴ L'exemple ici cité se réfère à la recherche sur les formes d'appropriation de textes en réseau. Jeanneret, Y., Béguin, A., Cotte, D., Labelle, S., Perrier, V., Quinton P., Souchier, E., 2003, *op. cit.*

¹⁵⁵ Jeanneret, Y., 2008, *op. cit.* p.169.

Pour conclure, on s'accordera avec Yves Jeanneret sur la façon de définir la communication à partir d'une réflexion sur la qualité de cet espace où se rencontrent et circulent les objets et les acteurs sociaux. « Si l'on veut bien admettre que dans la trivialité se déplacent et se transforment à la fois des objets, des postures de publics et des principes de valeur, il faut adopter un concept des processus de communication qui fasse une place essentielle à trois hétérogénéités : la destination engage mais ne détermine pas l'appropriation ; le texte ne prend sens et valeur que dans la dimension fantasmée de la relation qu'il implique ; la pérennité des êtres et des œuvres repose sur l'écart entre les situations »¹⁵⁶.

Ces différentes balises vont permettre de porter un regard particulier sur les deux terrains choisis pour la thèse, l'exposition « Sainte Russie » et le jeu « PLUG ». Pour les deux situations, l'attention sera portée sur la façon dont les dispositifs de médiation en jeu manifestent une proposition de communication qui engage la pensée et le corps du visiteur, mais aussi sur la façon dont, face à cette proposition, le visiteur convoque un certain nombre de représentations pour lui donner un sens, et déploie un projet qui dit bien plus de la façon dont il considère sa propre pratique que de la façon dont est déjà fixée sa relation à la culture. Ce regard sera défendu dans la suite de la thèse. Pour le moment, le chapitre suivant présente les deux terrains en tant qu'ils sont des lieux, comme dirait Joëlle Le Marec, qui ont « une pertinence sociale comme lieu(x) de pratiques qui se mettent volontairement en rapport les unes avec les autres »¹⁵⁷.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p.131.

¹⁵⁷ Le Marec, J., 2002, *op. cit.* p.55.